

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 42

Artikel: Les médecins spécialistes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223512>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tence aussi orageuse devait aboutir, un peu plus tôt ou un peu plus tard, à une rupture.

— Nous nous adorons, dit le mari, mais par malheur, nous ne pouvons pas nous supporter. Mieux vaut nous séparer.

— Comme tu voudras.

— C'est la première fois, ajouta-t-il, que nous sommes du même avis.

Le lendemain, le cœur un peu gros, M^{me} Delarge allait se réfugier sous l'aile maternelle. Quelle stupeur dans la ville à la nouvelle de cette séparation ! Quoi ! ce ménage si uni avait fait naufrage comme tant d'autres. On n'en revenait pas et l'on se perdit en conjectures sur les causes de la mésintelligence.

Cette situation ne pouvait durer longtemps. Un mois n'était pas écoulé que Georgette réintégrait le domicile conjugal. Ils s'éteignirent, fous de joie, versèrent quelques larmes d'attendrissement et jurèrent tour à tour de ne pas retomber dans le travers qui avait failli ruiner à jamais leur bonheur.

Ils tinrent parole. A partir de ce jour leur vie fut aussi calme qu'elle était agitée auparavant. Plus de rebuffades ni d'accès soudains de mauvaise humeur. Ils n'avaient à la bouche que des mots aimables et caressants, rivalisaient de prévenances. Se défiant d'eux-mêmes, pour rien au monde ils n'auraient risqué une contradiction susceptible de les entraîner sur un terrain dangereux.

— Tu vois, disait Gustave, comme c'est facile de s'entendre quand on y met de la bonne volonté des deux côtés.

Georgette n'hésitait pas à en convenir tout en se rappelant avec un trouble délicieux les orages passés. Comme c'était bon de s'embrasser après une scène ! Maintenant qu'ils étaient toujours d'accord, leurs baisers n'avaient plus la même saveur, leurs effusions manquaient totalement d'élan. Pour s'exalter leur amour avait besoin d'une atmosphère de fièvre et d'électricité. Ils avaient beau faire, ils n'étaient plus les véritables amoureux d'autrefois. Ils durent se rendre à l'évidence.

— Disputons-nous de temps à autre, dit Georgette, sans quoi nous arriverons à nous détester.

— Oui, chamaillons-nous par tendresse.

Et ils se chamaillèrent de plus belle, saisissant tous les prétextes, les faisant surgir. Ils s'embrassaient ensuite, suivant le protocole adopté, et restaient stupéfaits de la froideur de leurs expansions. En vain répétaient-ils par habitude : « ma chatte... mon gros loup », ces expressions câlines leur paraissaient aujourd'hui dépourvues de toute signification amoureuse.

C'est qu'ils savaient à présent qu'en se taquinant et en rapprochant après leurs lèbres, ils jouaient la comédie. Leurs réconciliations comme leurs emballements manquaient également de sincérité. A quoi bon briser parfois quelques assiettes dans une feinte explosion de fureur puisqu'ils ne parvenaient pas à ressusciter l'amour ancien — l'amour en colère — qui faisait battre si ardemment leurs cœurs et qui leur avait procuré, les premières années de leur mariage, tant de délices, de joies ineffables.

Songeant au passé, ils poussaient un soupir et échangeaient un long regard désillusionné et triste.

Eugène Drevetton.

Réponse spirituelle. — Il ne passe pas souvent du monde devant votre propriété ?

— En effet, depuis ce matin, je n'ai vu qu'un chien, un cochon et vous.

VENDEGES...



ES vendanges sont, pour Pénau, une aubaine...

Tôt levé, le chapeau crânement posé sur le dessus de la tête, le nez humant l'air du matin d'octobre où monte une saine odeur de terre reposée et de raisin pressé, il s'en va dans la campagne, heureux d'être libéré de la ville et de son étouffant esclavage.

A Lausanne, Pénau est un vagabond. Ses souliers éculés et son veston rapiécé en font un pauvre hère sur qui le mépris des gens qui travail-

lent s'attarde. A la campagne, il est un homme comme un autre ; et ses pauvres habits en font le pareil de n'importe quel vigneron, de n'importe quel paysan.

...Et ces choses, qu'il sent obscurément, le pénètrent d'une secrète et chaude douceur.

De temps à autre, au flanc d'un coteau, un homme, attiré par sa silhouette cocasse et paresseuse, le hèle d'une voix rude et savoureuse :

— Hé, venez-voir...

Et Pénau s'approche :

Un bouchon pète avec un bruit sec ; le vin met son or mouvant dans un verre minuscule.

— Santé, dit l'homme.

— Santé, répond Pénau...

Puis, parce que quelque chose de fort et de doux vient d'entrer en lui, parce que cette amitié lui est douce, et parce qu'il connaît la politesse, il ajoute, avec un claquement de la langue :

— Charrette, ça vous a un goût de rebaïe m'en mè !...

F. G.

LES MÉDECINS SPÉCIALISTES



A raillerie ne désarmera jamais devant la médecine... Et pourtant, jamais, nous pouvons le dire, les médecins n'ont été aussi sérieux et aussi habiles qu'aujourd'hui.

Seulement, on ne suit pas les traitements.

On va les voir comme des sauveurs, et si l'on n'est pas guéri au bout de huit jours, on cesse d'obéir à leurs prescriptions. Alors on dit : « Un tel ne m'a rien fait... »

C'est que vous ne l'avez pas écouté. Si vous l'aviez écouté, il vous aurait guéri. Il fallait observer votre régime pendant quatre, huit mois, le temps nécessaire.

Vous connaissez Siméon... C'est ce gros garçon barbu, avec une redingote. Mais oui... voyons, vous ne connaissez que ça. Siméon vient me voir, il y a quatre ans. Il savait que j'ai toujours été en rapport avec les sommités du monde médical, à Paris.

Siméon pesait à cette époque deux cent soixante-dix livres. Il voulait maigrir... Je lui indique l'adresse du docteur Belarthur, rue Lafayette... Il y va... Belarthur l'examine et le soumet à un régime qui a déjà donné d'excellents résultats, les exercices de marches prolongés. Deux heures le matin et deux heures le soir. Au bout de six semaines, Siméon avait maigri de vingt-cinq livres.

Seulement, il se trouve qu'il a les chevilles un peu faibles pour la masse de son corps. Il ne pouvait plus marcher.

Il vient me voir. Je lui indique alors le docteur Schizmer, un docteur d'origine autrichienne qui guérit les affections de ce genre par des bains de pieds dans de la boue, c'est-à-dire dans de la terre glaise délayée.

Mon Siméon suit un traitement pendant trois mois, et au bout de trois mois il avait les pieds complètement guéris.

— Ah ! me dit-il alors, combien je te suis reconnaissant ! Quel soulagement je ressens de n'avoir plus ces douleurs aux chevilles ! Je serais bien heureux si je n'avais pas ces maux de gorge !

Il faut vous dire, en effet, qu'à force de tremper ainsi les pieds dans la terre mouillée, il avait contracté une affection du larynx qui le faisait beaucoup souffrir. Mais pour guérir ça, rien de plus facile. Je m'empressai de lui indiquer le docteur Cholamel.

Cholamel a remarqué que beaucoup de maux de gorge étaient dus à une mauvaise circulation du sang dans le gosier. Il rend sa vitalité à cet organe au moyen d'un traitement à l'électricité.

Siméon suivit ce traitement, et ce fut l'affaire de quelques mois à peine. Son mal de gorge disparut complètement.

Malheureusement, Siméon appartient à une famille de nerveux ; il souffre d'une nervosité spéciale, qui est gravement affectée par l'électricité. Il fut pris de crises, d'un caractère très grave. Il avait chaque jour trois ou quatre accès. Je lui dis :

— Mon vieux, il ne faut pas rester comme ça.

Va voir, de ma part, le docteur Langlevent et soumetts-lui ton cas. Il te soignera ça en un tour de main.

Langlevent lui fait prendre du bromure. Le bromure est souverain dans les maladies de nerfs, si on le prend conformément aux prescriptions du médecin. Ni trop, ni trop peu.

Siméon se conforma scrupuleusement à l'ordonnance du docteur. Et au bout de très peu de temps — six mois — les accidents nerveux avaient disparu. Mon ami avait repris sa vie normale.

Mais il était d'une humeur un peu chagrine, comme toutes les personnes qui souffrent de l'estomac. Le bromure, naturellement, n'est pas fait pour l'estomac. Ça le délabre, ça l'abîme, ça donne des digestions difficiles. Quand on souffre de l'estomac, il ne faut pas hésiter. On va voir le professeur Biridoff. Il vous remet en une saison.

J'envoyai Siméon chez le professeur, qui l'examina et le mit au régime des féculents. Très peu de viande, peu de vin, de l'eau et des purées de haricots, des purées de pommes de terre, des purées de pois. Siméon fut rétabli en peu de temps.

Il en fut bien heureux. Je le rencontrai chez moi dans l'escalier, comme il venait me remercier. Il souffrait un peu... parce qu'il était très gros. Dame, rien que des farineux ! Il ne pesait pas moins de trois cent vingt-deux livres. C'était trop. « Il faut surveiller ça, lui dis-je, et enrayer... »

— Mais, me répondit-il, si je recommence à me faire maigrir, on va me faire marcher, mes chevilles vont enfler de nouveau, etc.

— Il ne s'agit pas de marche, lui dis-je. Il y a d'autres moyens de se faire maigrir. Je vais aller avec toi chez un autre de mes amis le docteur Lerechery.

Lerechery préconise surtout l'équitation, mais pas l'équitation au hasard. Il ne suffit pas de prendre un canasson au manège et d'aller faire un petit tour au Bois.

Lerechery fit une ordonnance de douze pages, indiquant les heures de sortie, le nombre et la durée des temps de trot, des temps de galop. Siméon choisit un cheval très fort, très vigoureux, et commença ses exercices.

Eh bien, il a commencé il y a trois jours, et son poids a déjà diminué de trente-six kilos. C'est un résultat !

Il faut vous dire qu'il a fait une chute de cheval à sa première sortie et qu'on a dû lui couper la jambe gauche, qui pesait exactement trente-six kilos. Voilà donc un garçon qui a toujours suivi les ordonnances à la lettre et qui a obtenu de la médecine tout ce qu'il lui a demandé.

UN ANGLAIS ORIGINAL



ES rives du lac Champex constituent un des sites les plus verdoyants et les plus pittoresques du Valais. Cet été, on vit stopper une somptueuse automobile sur les bords du lac. Le propriétaire en descendit et l'on devina tout de suite à ses guêtres blanches, à son costume à carreaux et surtout aux trois retentissants « hurrah ! » qu'il se mit à pousser, que l'on avait affaire à un Anglais. Un instant après, il dressait sa tente au beau milieu d'un pâturage qui domine la région, s'installait dans un confortable rocking-chair et se mettait consciencieusement à « fumer son pipe ». Le propriétaire de l'enclos s'avança vers l'envahisseur et se permit de lui faire remarquer qu'il s'était installé dans une propriété privée.

— Aoh ! yes, fit l'Anglais, ça fait rien pour moi.

— Pardonnez-moi, reprit le propriétaire, mais vous le voyez, je fais paître ici des animaux.

— All right ! vò pavez laisser les petites vaches, elles me gênent point du tout ; je prenai récréation avec elles et les petites veaux, ils sont tout à fait joviels, il faut laisser brouter ces chères vieilles petites choses.

— Vous allez rester longtemps ? demanda l'interlocuteur interloqué.